2e Année — N° 31 — 15 Mars 1916

La Chéchia

Journal boyaulant du 1er Zouaves
relié avec tout le front par fils barbelés
Seul journal du front provenant le Secteur 100 Remis à utilité publique et subventionné par l'Etat (5 sous par jour)
Pour tous les articles non insérés s'en prendre à la Censure
Rédacteur en chef DACHE Terrassier des Zouaves.

Bécu à l'Capuro

J'rigol' comme ça, j'blague, j'fais l'zouave..
On dit : Bécu, v'la un lascar !
Ben, si tu savais c'que j'en bave
Et c'qu'au fond tout ça m'fout l'cafard !..

La guerre, ça m'paiss' comme toi ça t'paisse
Penses-tu que c'est l'filon, l'fin du fin,
D'm'imposer dans la mélasse
Et d'm'enfoncer dans c'ta ricin ?

Parl'moi d'faire, et qui dégoutent !
N'quoi qu'on a l'air ? Z'scaphandriers
Quand c'est pas les gaz, c'est la flotte,
On vit noyés ou asphissiés....

Tu fum's, t'as d'la terre plein ta pipe ;
Et quand tu crout's, t'es pas certain
Qu'si ton riz prend un p'tit goût d'tripes
Tu bouff's pas l'boyau d'un copain...

On rigol'.... c'est pas pour paraître....
On gueul' : "J'la Machin' qu'a l'tournis !
Jusqu'y fait sa dernière pirouette,
Mais on s'dit : "C'pauv' vieux... c'pauv' petit"..

Quand y rappliqu' une pluie d'marmites
On veut faire ceux qui s'épate pas :
"N'en j'tez plus ! Merci pour les frites !
Au r'voir ! Quand est-c'que on se r'verra.

Un chiqu'.... Au fond, on en sue,
On pens' : Ferait meilleur au Cinéma...
Programme : Les Mystèr's d'Hélène Sée,
Ou Rigadin s'fait vacciner

Bécu.... Bécu.... Il est comme tout l'monde :
Y rigol'ra à tous ses dents
Que quand Guillaume aura son compte,
.... Pass'-moi toujours un coup d'pinard.

M.B

LITTÉRATURE COBISTE

En Route vers la Gloire

Souvenir de mon voyage à Verdun

Quarante hommes, vingt chevaux! - Pas de doute, c'est mon sleeping! — "Les sacs d'abord, les fusils après, les hommes ensuite!" J'arrive à me hisser tant bien que mal, m'accrochant du coude, m'arqueboutant des genoux, un pied dans le vide cherchant en vain le marche-pied. Naturellement les coins sont déjà pris. Tant pis, je resterai dans le milieu près de la porte et je profiterai du paysage.
Un coup de clairon, le train s'ébranle comme à regret, lentement pesamment.
Adieu le village qui nous hospitalisa, dont je ne connaissais pas le nom hier et que j'aurai oublié demain — "Où qu'on va? — A Verdun, probable... — Qu'est ce que tu en sais? — J'en suis sûr; même que l'Officier d'approvisionnement!..... — Je regarde par la portière; le temps est gris, triste et sale — Ah! la mélancolie des petites gares de province qui vous apparaissent dans la fumée, au milieu des signaux en détresse, sous les bras menaçants du sémaphore et avec l'on quitte avec des idées confuses et pêle-mêle comme les ballots le long des quais

La nuit tombe, cherchons une petite place. Quoi faire? Si on manquait. On s'accroupit au hasard comme des émigrants.

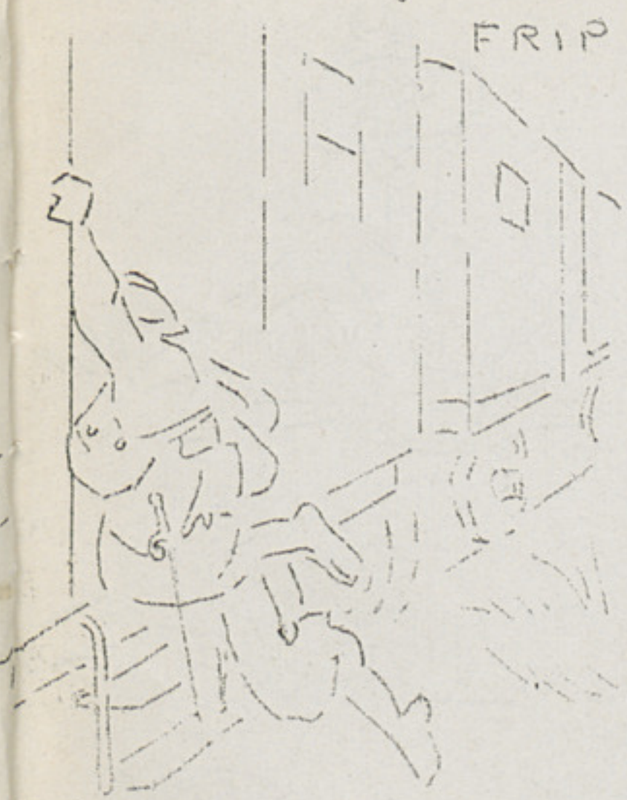
— Est ce qu'on ouvre une boite de sardines?

— Si tu veux ça passera le temps!

— Passe moi le bidon! — Tiens, prends le, là, sous mon soulier, tu l'y remettras, car il cale. Est ce toi qui a la boule? — Tape plus dans celle là. Pourquoi, je parie que tu l'as oubliée. Mais non, c'est parce que, je vais te dire, pour l'instant je suis assis dessus autrement je serais trop bas....."

On ferme la portière, une bougie s'allume. Des profils s'éclairent et disparaissent dans l'ombre alternativement comme un jeu de massacre. Des musettes ballottent au plafond comme des trifles. On ne pense à rien. Je m'accroupis de plus en plus, je me tasse et je fume. Ma tête me pèse sur les épaules, je ne l'aurai jamais crue si lourde. Mes jambes m'apparaissent démesurément longues, mes pieds me gênent énormément. Pourquoi diable ne sont-ils pas dans le prolongement de mes jambes comme mes mains au bout de mes bras; ils seraient plus commodes à caser. J'en pousse un péniblement sous une épaule hospitalière que se trouve là par hasard. Ah! si je pouvais caser l'autre au même endroit. Je l'avance timidement, la pointe en avant, quémandeuse et traîtresse, il ne me faudrait qu'une toute petite

place. Mais le talon est bien encombrant et je sens l'épaule hospitalière qui s'agite impatiente. Il vaut mieux ne pas insister. Je reste donc une jambe en l'air, l'autre prisonnière ; attendons que l'épaule se calme.



Seconde tentative mais le talon fait encore des siennes. Ah ! si je pouvais détacher mon talon et le coller là-haut dans ma musette ! Cette fois l'épaule s'est fâchée et d'un mouvement brusque m'a intimé l'ordre de ne pas insister. Soit, je me résigne.

Essayons de caler la tête qui s'alourdit de plus en plus. C'est extraordinaire comme j'ai le dos long ; jamais je ne me serais cru une si longue échine. Je pose le tout délicatement sur les reins du voisin, mais les reins se trémoussent en soubresauts inquiétants. Ils supporteraient bien la tête mais l'échine est de trop. Diable, je ne peux pourtant pas la dévisser et je redresse le tout avec résignation jusqu'à portée de mon genou resté libre, où ma tête va s'accoter lamentable, étayée tant bien que mal par mes bras en détresse.

Allons bon, voilà un pied venu d'on ne sait où qui se glisse traîtreusement sous ma cuisse droite. Je le secoue : il s'arrête. Je le dédaigne : il insiste. Si seulement il pouvait se caler sous mon jarret, il rétablirait au moins mon équilibre. Je lève le genou comme on tend une souricière, le pied avance et s'y blottit, satisfait. Soit, j'ai maintenant un point d'appui. (à suivre) Le Grand Maître Cube

Notre Cri de Guerre

par J. Pérance

Au Général Leji.

Trêve aux discours, soldats ! et tirons à la pluie !
Un boche est un serpent ! Pour lui pas de quartier !
Entrer ! Entrer ! que de ce cri de guerre
Rien ne soit trop puissant pour pouvoir te distraire

Désormais, comprends mieux combien ton rôle est beau,
Et tandis que ta femme attend près d'un berceau,
Surveille et tue un boche au coin de son vérécan

Braque ton œil de lynx ; attends l'heure fatale
Où l'un deux montrera sa tête. Et d'une balle
Couche le dans le fond du boyau, son tandis
Jusque l'air imprégné de l'odeur des bandits
Etrangle ! Encor ! Encor ! Extermine des Boches
Soldats ! A ce prix là, de la fin tu t'approches.

La Bague d'Aluminium

Chantée dans la Revue C'est à Schiller partout

Papa est un poilu, maman un marmite
Quand se produit l'explosion
Vers l'entonnoir sans peur on s'précipite
Pour chercher l'aluminium !
Puis après m'avoir fondue, on me moule
Et on me scie
On m'arrondit
A force de m'frotter on gagne des ampoules
A la fin mon trou s'l'agrandit

Refrain

J'suis la bell' bague, la bell' bague de nos tranchées
Si métal clair,
Ne valant pas bien cher,
Je fais le bonheur d'vos fiancés !
Je luis
Et séduis.
Alor, l'argent, au platine, on me préfère
Sans diamant
Je suis aussi modeste que légère
On me porte tendrement
Car vraiment
Je suis le bijou qui fait plaisir
D'la guerre doux souvenir !

II

Sur mon chaton on grave des initiales
Chacun me passe à son doigt
Puis bien enveloppée, comme une carte postale
Par le vaguemestre on m'envoie
J'obtiens mes plus gros succès à l'arrière
Le beau bijou
Fait des jaloux
On m'garde toujours, car, j'en suis très fière,
On ne peut pas me mettre au clou

(Refrain)
Le lanceur de Fusées

Air : La Musique américaine

Correspondance du Poilu

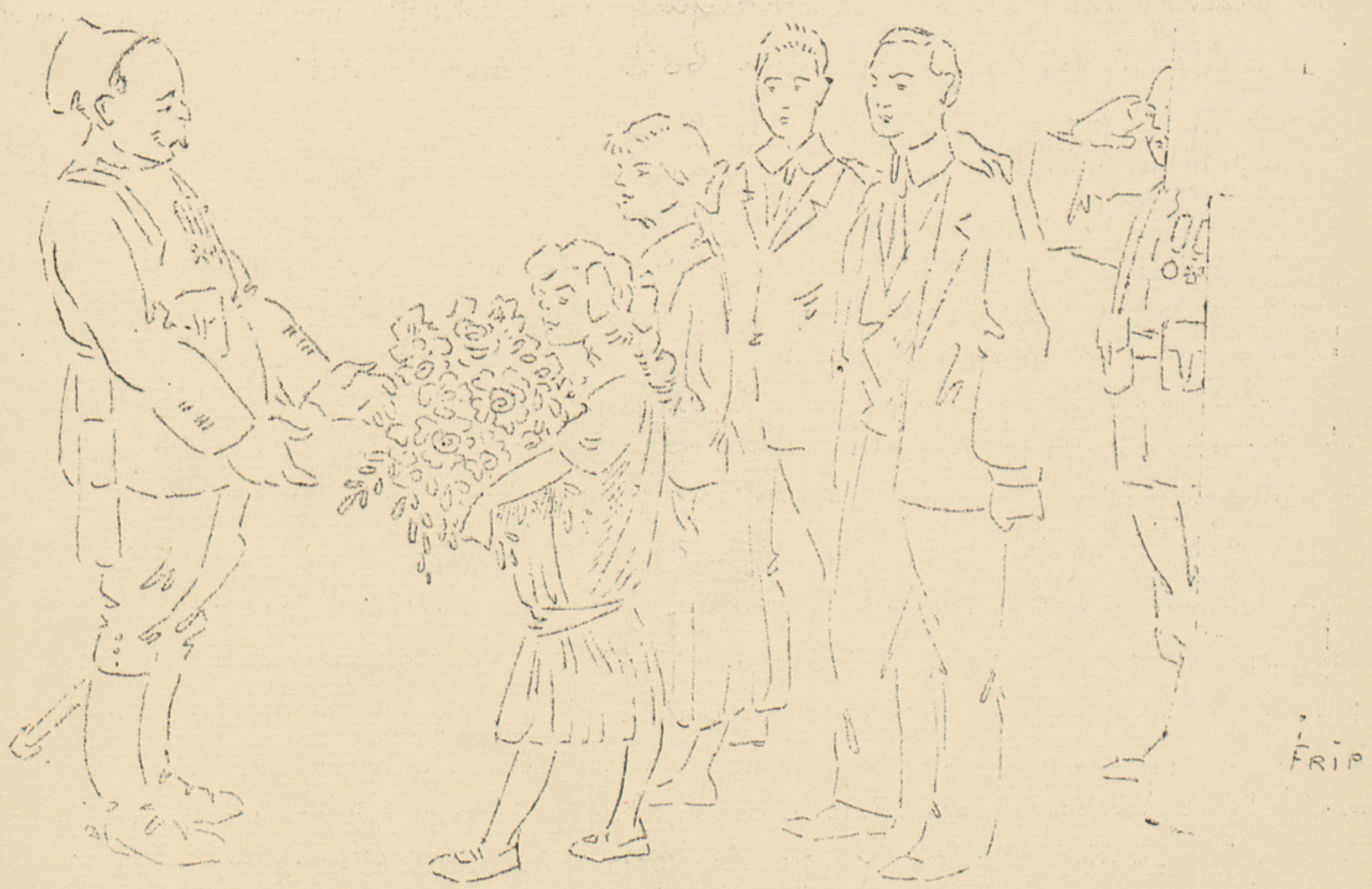
A notre Colonel

Souvenir du 21 Avril

Bravo, mon Colonel! A celle du Grand père,
Vous avez ajouté l'accolade du fils;
Et tous, autour de vous, les grands et les petits,
Nous avions ce jour là, l'âme émue et très fière.

Ce fut simple et pourtant si grandiose, ô guerre
En spectacles si beaux, féconde toute entière.....
Et cependant, malgré le ciel clair, les fusils,
Le Drapeau sans le vent, déployant tous ses plis,

Malgré clairons, tambours, ordres que l'on répète,
J'ai rêvé d'un matin très intime, de fête
Où le papa reçoit (tableau simple et charmant—),

De son petit, non pas la noble croix de guerre,
Mais un bouquet modeste, un compliment sincère.
Un baiser qu'il lui rend de suite, éperdument—

Marc Graf.